

Marie Depussé

Qu'est-ce qu'on garde ?



Qu'est-ce qu'on garde?

DU MÊME AUTEUR

Dieu gît dans les détails, 1993

est-ce qu'on meurt de ça, 1996

Là où le soleil se tait, 1998

Marie Depussé

Qu'est-ce qu'on garde ?

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-756-9

« Ernesto : [...] m'man, je retournerai pas à l'école parce que à l'école on m'apprend des choses que je sais pas. [...]

Marguerite Duras, *La Pluie d'été*

La question

La question se pose sur nous, elle nous anéantit, les jours de déménagement.

Trier, jeter, garder. Et puis ne plus trier. Jeter ou garder, on s'en fout, on n'a plus de cartons, on voudrait partir comme Charlot sur les routes, avec une corde qui retient mal le pantalon qui glisse, en tenant simplement la main du kid.

Mais on ne le fait pas.

Tout aurait commencé par ce déménagement.

Quitter la Sorbonne, lieu ancien, gris, doux, connu, pour une vague esplanade, ponctuée d'une série de tours, avec des tiges métalliques en haut de leur absence de toits, reliées entre elles par des fils de fer, qu'on imagine barbelés.

Tout ça pour une question.

Pourtant je leur avais dit, à mes deux amis, L. et P., ces deux garçons très grands et si beaux qu'on prenait toujours l'un pour l'autre et qui avaient décidé du déménagement... C'était rue de la Sorbonne. Je leur avais dit : « Regardez, on est bien, ici, c'est vieux, c'est gris, il y a des cinémas, des cafés, des livres, des fantômes plus grands que nous. Êtes-vous si sûrs du sens de l'histoire, sûrs qu'elle vaut le coup, l'histoire, de se plonger tout vifs dans ses mornes tourbillons ? »

Ils m'écoutèrent, je crois, comme des soldats écoutent une cantinière. Mais ils continuèrent à avancer. Ils portaient des imperméables et ils marchaient bien, en me laissant une place au milieu, entre eux. Certains dirent, plus tard, que ça ressemblait à *Il était une fois dans l'Ouest*.

C'était dans les années qui suivirent 68.

La raison présumée de notre déménagement était la suivante.

Nous en avions marre de l'histoire littéraire.

Les deux grands garçons avaient trié, jeté. Décidé que l'enseignement de la littérature devait avoir quelque rapport avec la pensée. Pouvaient-ils, vraiment, leur en vouloir ?

Nous fûmes plusieurs, une vingtaine, parmi les plus jeunes, et trois plus âgés qui avaient vrai-

ment du courage, à ne pas le faire, à les aimer, même, pour la hauteur de leur prétention, et à les suivre. Nous venions d'être nommés à la Sorbonne, il fallait en partir.

Chose rare, c'est parce qu'ils avaient trié qu'on déménageait. À la question qu'est-ce qu'on garde, la réponse étant rien, il fallait bien trouver ailleurs où se loger.

Les vieux manuels d'histoire littéraire, il convenait de les jeter. (Je gardai, en douce, la série des Lagarde et Michard, clairs, rangés par siècle et illustrés avec modération. On serait si heureux, maintenant, de les faire lire, de force, aux étudiants de première année.)

Les garçons voulaient tenir compte des trois piliers de la pensée contemporaine, c'est ainsi, je crois, qu'ils parlaient, Freud, Marx et Saussure.

Ainsi fut fait. Non sans courage, non sans violence, non sans bêtise, non sans folie.

Le nom de l'esplanade désolée sur laquelle nous atterrîmes est Jussieu.

Entre les tours vilaines, du vent, du froid, un grand espace vide et glissant qu'on appelle, par un abus de langage, le parvis. Les parapluies se retournent, montrent leurs baleines, les humains glissent, tombent au moindre verglas mais aussi par simple découragement.

Mon hypothèse est qu'avec le temps on s'attache et que cet endroit est devenu un lieu. Même si c'est un mauvais lieu, peuplé d'êtres jeunes, mal habillés, ayant une aptitude à l'insoumission, au désordre.

Rendez-vous à Jussieu. La manifestation partira à quinze heures...

Les rendez-vous deviennent, comme les manifestations, rares. De même, les panneaux sur lesquels on voyait des photos d'hommes jeunes, mal rasés, condamnés à mort, ont laissé place à d'autres, plus gentils : théâtre, concert de jazz, et, sur les banderoles, on peut lire, non plus soutien au peuple kurde, mais colloque international sur Michel Leiris.

Ce n'est pas forcément plus gai mais c'est moins dur.

Parce que lorsqu'on longeait les panneaux pour aller parler de Verlaine ou de Platon, on regardait ces jeunes visages dont on savait, puisqu'ils étaient arrivés là, sur les affiches, qu'ils étaient déjà morts.

Depuis quelques années une nouvelle mauvaise réputation a pris le relais de l'ancienne : l'amiante, les dangers de l'amiante... De temps à autre apparurent des banderoles avec très peu de gens derrière et chaque fois, dans les bureaux, des

jeunes femmes se mettaient à tousser. Puis rapidement elles oublièrent.

Un jour un barbu qui voyait là son heure de gloire créa le comité anti-amianté et cela fit un sujet toujours disponible pour les journaux.

Les scientifiques émirent quelques réserves, le danger n'aurait concerné que le personnel technique préposé aux réparations (je sais, cette histoire est lassante mais elle s'étire dans le vide du parvis).

Aujourd'hui le barbu a gagné. Nous bouffons tous de la poussière d'amianté que des ouvriers extraient, par tonnes, des vilaines tours auxquelles on avait fini par s'attacher.

Et nous, qui avons quitté la Sorbonne pour atterrir sur cette esplanade, on va être les premiers à être évacués, ailleurs, plus loin, vers la périphérie.

Enfin pas nous, eux, les jeunes de maintenant, ça leur apprendra à ne pas se poser la question.

À nous, un déménagement a suffi, on commence à comprendre la morne rotation de l'histoire.

Pas grand monde ne sera ému. Pas grand monde ne sait que depuis une trentaine d'années, quelques-uns, sur une esplanade venteuse et scientifique, parlent de littérature.

Il est vrai que le département de lettres que les deux garçons ont créé porte un nom rebutant,

incompréhensible : « Science des Textes et Documents » (mais attention, c'est comme les tours, on y est attachés).

La science des textes était pour Roland Barthes, homme prudent, un horizon, et nous, nous la mettions au programme. Quant à documents, le mot a été rajouté par un linguiste qui passait par là. À l'époque, on n'était pas en position de discuter, la linguistique était en tête du peloton des sciences humaines que Lacan, homme méditatif, préférait appeler les sciences conjecturales.

Lacan. La première fois où j'écoutai cet homme aux phrases difficiles, c'était à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne, au bout d'un long couloir où les fous, revêtus d'un uniforme fait d'une sorte de toile de sac, attendaient qu'on leur serve, avec une louche plongée dans une énorme bassine, la soupe.

(Il fallait passer le long de la file, à côté de leurs écuelles, sans les bousculer.)

Tout de suite, j'éprouvai un sentiment de repos. Malgré les créatures, difficiles à oublier, du couloir. Quelqu'un parlait. Comme une rivière après un orage charrie des cailloux. En prenant plaisir à laisser sa voix traîner sur les cailloux.

Non, bien sûr, au sens usuel du mot comprendre, je ne comprenais presque rien. Parfois

une phrase, aiguë, luisante, de se découper sur l'obscurité des autres.

Et puis une cause faisait avancer cette parole, une cause inaccessible à celui-là même qui parlait, une charge d'impensable qui allait réveiller l'inaccessible en nous.

Plus tard Lacan me dit, avec un sourire comme il en avait, un sourire de bonté : vous vous étiez assise au pied du mur de la lettre.

Il y a peu de temps j'ai parcouru un livre triste, triste et sec.

Il a un joli titre pourtant : le démon de la théorie¹. Mais de trace de démon, je n'ai trouvé nulle part.

Il débute avec l'affirmation, qui se veut une boutade : « Les Français n'ont pas la tête théorique. »

Il suppose donc qu'ils auraient eu un accès, qui ne fut qu'un feu de paille, de goût pour la théorie dans les années qui suivirent 68.

Ensuite, le sens commun, qualité si française, aurait repris son règne.

L'irritation causée par ce texte m'avait donné l'envie de lui répondre. Mais son propos me lasse,

1. Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*.

m'engloutit. S'il m'arrive de lui répondre, ce sera au hasard du chemin.

En un point de son livre, l'auteur envisage qu'on puisse le traiter, lui, un ancien ami de Barthes, de renégat. Mais non, mais non...

N'est pas renégat qui veut. Judas, Brutus, sont des emplois difficiles, coûteux...

C'est un livre qui est seulement, et là, parfois, est son charme, dans l'air du temps.

Dans la dernière classe de l'enseignement secondaire se dispense, dans ce pays, un enseignement de philosophie. Cette singularité française, la présence de la philosophie sur la scène de l'école, et cela depuis longtemps, ne me paraît pas un symptôme de manque de rapport à la théorie. En gardant à ce mot les dangers de sa prétention, de son excessive lumière.

Un autre phénomène persistant de l'école est l'explication de textes. Il stupéfie les étudiants étrangers, les Américains, surtout, qui balbutient, confus : excusez-nous, nous ne savions pas, puis s'y mettent, bravement, et sortent de l'épreuve grandis. Je n'entends nulle provocation à associer ces deux pratiques scolaires, dont la conjonction, difficile mais rêvée, serait en rapport avec la pensée. Même si la seconde porte un bien vilain nom,

facilement synonyme d'asservissement et de crétinerie. J'ai choisi, exprès, le nom le plus ingrat, que je préfère aux deux autres, plus légers, analyse de textes ou commentaire. L'« explication » garde une odeur de classe, d'arbitraire consenti par des enfants ensommeillés, qui écrivent le mot d'une écriture ronde dans leur cahier de textes. Il a la violence de l'école.

Il est intéressant de noter que les étudiants de philosophie, dans les années qui suivirent 68, ont jugé bon de s'y assujettir (comme les littéraires s'efforcèrent en direction de la philosophie).

Dans l'explication de textes il s'agit de cela : s'assujettir, en se faisant violence, à un texte écrit par un autre. Proférer les paroles sourdes qui s'entassent confusément en nous à la lecture, les amener au jour, « s'en expliquer ». C'est une chose, même si on la pratique depuis des années, d'une extraordinaire violence.

Parce que, sauf esquives, elle force à se tenir au pied du mur de la lettre.

On a choisi de parler d'un texte qu'on aime. On l'a mis au programme, le cours approche, il va falloir parler.

On a posé le texte sur la table. On commence à aller, à venir, on tourne, on mange, on télé-

phone, on écrit, même, parce qu'il est si dur de s'approcher de la table, de s'y asseoir. Comme s'il s'agissait toujours de plier son corps, dans un salut raide, ou agenouillé.

Une fois assis, le plus dur, dans mon cas (or chacun, dans ce cas, est dans le secret de la solitude) est fait. On touche le texte, on le voit, on le lit comme si c'était la vraie première fois, on tâte ses courbures, on bute, ravi, dans son insolence, on pétrit la pâte de sa langue, on écoute sa violence, sa musique.

Et l'on trouve les mots pour le dire. Une fois commencé, cela pourrait ne jamais finir. Parfois les mots qui viennent ont le pouvoir, un instant, de donner un nom au sens, ils sont alors, à leur tour, des nominations, instants de paix, précaires, où se renouent des fils qu'on ne savait pas être rompus.

La plupart des professeurs de littérature, des autres, aussi bien, ne se sont jamais approchés de la table. Ils ont eu peur.

D'où l'ennui terrible qui sourd de leur parole vide.

Cette parole monumentale, qui semble œuvrer, égarée, plutôt dans le bâtiment que dans le langage et rajoute un morceau de savoir à un autre, comme un oiseau fou, pour remplir le vide qui la creuse, et

tenter de réduire tous ces corps dont le silence s'entend...

Je crois que, dans les années qui suivirent 68, nous avons fui l'ennui. Sans savoir à quelle vitesse il revenait, ni que la maçonnerie de la parole vide utilisait l'histoire littéraire, mais qu'elle ferait aussi bien avec des morceaux refroidis de la science des textes dont nous avons la prétention de faire un programme.

Les deux grands garçons étaient naïfs et j'avais peut-être raison. Pourquoi ne pas rester à la Sorbonne, ce vieil endroit si doux ?

C'est que nous entendions souffler le vent, « ce grand vent aux vitres de la parole¹ »...

Je l'avais entendu dans la parole de Lacan.

D'autres l'entendirent ailleurs. Il soufflait un peu partout.

Il décapait la nudité, le moteur négatif, la violence modeste, ensevelie sous nos études de lettres du : « Je parle. »

« La vérité grecque a tremblé, jadis, à cette seule affirmation : "Je mens" ».

1. Yves Bonnefoy, *L'Improbable*.

N° d'éditeur : 1699
N° d'imprimeur : 00-2279
Dépôt légal : octobre 2000

Imprimé en France



Marie Depussé
Qu'est-ce qu'on garde ?

Cette édition électronique du livre
Qu'est-ce qu'on garde ? de MARIE DEPUSSÉ
a été réalisée le 26 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447365 - Numéro d'édition : 393).
Code Sodis : N46579 - ISBN : 9782818011218
Numéro d'édition : 230951.